

mandant le pain qu'il leur donna, et de nous multiplier le pain de l'âme, qui demeure jusque dans la vie éternelle ! Amen.

Novembre 1851

## BÉTHESDA.

Après cela il y eut une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem.

Or il y a <sup>1</sup> à Jérusalem, près de la porte aux bestiaux, un réservoir d'eau, nommé en hébreu Béthesda, qui a cinq portiques. Là étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et de paralytiques.

Or il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Jésus le voyant couché, et sachant qu'il était déjà malade depuis longtemps, lui dit : veux-tu être guéri ? Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans le réservoir lorsque l'eau est troublée ; et tandis que j'y vais, un autre y descend avant moi. Jésus lui dit : lève-toi, prends ton lit, et marche ! Et aussitôt l'homme fut guéri ; il prit son lit et marcha. Or, c'était un jour de sabbat.

Les Juifs dirent à celui qui avait été guéri : c'est le sabbat, il ne t'est pas permis d'emporter ton lit. Il leur répondit : celui qui m'a guéri m'a dit : prends ton lit et marche. Ils lui demandèrent donc : qui est l'homme qui t'a dit : prends ton lit et marche ? Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était, parce que Jésus s'était esquivé ; car il y avait foule en ce lieu.

<sup>1</sup> Le temps présent indique que l'évangile de Jean fut écrit avant la ruine de Jérusalem.

Après cela, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit : voici, tu as été guéri; ne pêche plus, de peur que pis ne t'arrive. L'homme s'en fut annoncer aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.

C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il avait fait cela pendant le sabbat. Mais Jésus leur répondit : mon Père travaille jusqu'à maintenant, et je travaille aussi.

JEAN, V, 4 à 17.

« Après cela il y eut une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem. Or il y a à Jérusalem, près de la porte aux bestiaux, un réservoir d'eau nommé en hébreu Béthesda, qui a cinq portiques. Là étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et de paralytiques. » Dans les versions ordinaires on trouve ici les paroles suivantes, que nous avons supprimées :

« Ils attendaient le mouvement de l'eau; car un ange descendait dans le réservoir à un certain moment, et troublait l'eau; et le premier qui entrait après que l'eau avait été troublée était guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint. »

Ces paroles ne se trouvent pas dans les manuscrits les plus anciens; il y a lieu de croire qu'elles ont été ajoutées par quelque copiste, qui aura voulu expliquer cette agitation de l'eau dont il est parlé au verset septième. Indépendamment du silence des anciens manuscrits, on peut remarquer que les paroles contestées supposeraient un double miracle permanent : d'un côté l'intervention sans cesse renouvelée d'un ange; de l'autre le fait que toutes les maladies sans exception eussent été guéries infailliblement par

le seul attouchement de l'eau de Béthesda. Or cette permanence d'un état de choses miraculeux ne paraît pas conforme à l'analogie des Ecritures, ni aux habitudes de la providence divine, si cette expression m'est permise. Il est probable que le réservoir de Béthesda était une source d'eau thermale, comme il en existe encore aujourd'hui, qui était sujette à un bouillonnement intermittent; que ce bouillonnement, en agitant les substances médicales contenues dans l'eau, rendait plus énergique sa vertu curative, et qu'il n'y a point ici d'autre miracle que celui qui fut opéré par le sauveur.

Toutefois n'oublions pas que le réservoir de Béthesda, comme toutes ces sources bienfaisantes auxquelles tant de malades vont demander chaque année le soulagement ou la guérison, tirait toute son efficace de la puissance de Dieu. S'il n'était pas besoin qu'un ange vint de temps à autre agiter l'eau pour lui communiquer une vertu salutaire, c'est que Dieu lui-même lui donnait cette vertu, et que la main de Dieu même venait l'agiter. Apprenons à voir la main de Dieu dans ces sources variées et nombreuses qui jaillissent du sein de la terre pour le soulagement des maux de l'humanité; et rendons grâces à ce Dieu puissant et bon, qui en plaçant ainsi le remède à côté de la souffrance, répare les suites funestes du péché.

Ces eaux salutaires qui guérissent les maux du corps sont une image frappante du salut qui est en Jésus-Christ. « Il y aura, » dit un prophète, « une

source ouverte en faveur de la maison de David et des habitants de Jérusalem, pour le péché et pour la souillure. <sup>1</sup> » Le nom même qu'on avait donné au réservoir de Jérusalem convient admirablement au caractère symbolique de cette source : Béthesda signifie maison de miséricorde. Là en effet le Seigneur déployait sa miséricorde envers les pauvres malades : image d'une miséricorde plus nécessaire et plus précieuse, offerte pour une maladie bien autrement grave, et dont la guérison se trouve dans la source vive qui jaillit du pied de la croix. Mais quand nous comparons les Béthesda temporels au grand et vrai Béthesda qui guérit les âmes pour l'éternité, nous trouvons entre celui-ci et ceux-là un contraste affligeant. Pour les Béthesda temporels, pour les sources qui guérissent les maux du corps, les malades sont toujours empressés d'y recourir ; ils n'hésitent pas à s'imposer de grands sacrifices ni à entreprendre de lointains voyages pour aller chercher ces eaux salutaires, alors même qu'ils n'ont qu'une espérance incertaine d'y trouver la guérison. Mais pour cette source qui guérit les âmes, qui se trouve à portée de tous les pécheurs, qu'ils n'ont pas besoin d'aller chercher au loin, qui leur est offerte « sans argent et sans aucun prix, » et dont la vertu salutaire est infaillible ; pour ce bienfait qui est à la fois le plus précieux de tous, le plus accessible et le plus assuré, les hommes non-seulement ne vont pas le

<sup>1</sup> Zach., XIII, 4,

chercher, mais ils s'en détournent, ils le repoussent quand l'amour éternel de Dieu les prévient pour le leur offrir. Ces temples de Dieu où la bonne nouvelle du salut est annoncée, et qui sont comme autant de Béthesda spirituels, ne sont fréquentés que par le petit nombre ; et ceux-là même qui les fréquentent n'y apportent pas le plus souvent des cœurs affamés et altérés de la justice ; nous sentons vivement la souffrance physique, mais nous ne sentons guère cette maladie morale qui nous menace d'une mort éternelle ; et nous venons dans les temples pour demander au Seigneur non-seulement la guérison de nos âmes, mais la connaissance même de notre maladie et le sentiment profond du besoin que nous avons d'être guéris. J'appelle là-dessus, mes bien-aimés frères, votre plus sérieuse attention. Voici la saison où beaucoup de malades s'en vont demander le soulagement de leurs souffrances à telle ou telle de ces sources bienfaisantes que la bonté de Dieu a préparées dans notre patrie. Plusieurs d'entre vous, sans doute, se préparent à un voyage de ce genre : que la bénédiction de Dieu les accompagne, et puissent-ils rapporter, du Béthesda qu'ils auront choisi, la guérison désirée ! mais n'oubliez pas que vos âmes aussi sont malades, qu'il est une autre guérison plus précieuse dont vous avez tous besoin, et demandez au Seigneur de vous faire trouver la vie éternelle dans cette source qu'il a ouverte à tous pour le péché et pour la souillure.

« Or il y avait là un homme qui était malade de-

puis trente-huit ans. » Entre tous les malheureux qui étaient là réunis, c'était sans doute celui dont l'épreuve était la plus amère. Et pourtant il ne se trouvait personne, parmi tous ceux qui l'entouraient et qui étaient témoins de sa souffrance, pour lui tendre une main secourable, et pour l'aider à descendre au moment propice dans cette eau qui aurait pu le guérir. Chacun d'eux ne pensait qu'à son épreuve personnelle, et cette épreuve les rendait insensibles à celle de leur compagnon de misère. Triste et navrant égoïsme qui ne se retrouve que trop souvent dans l'histoire de l'humanité, et particulièrement dans les épidémies. Quand l'affliction arrive à la fois rapide et générale, elle développe dans les cœurs un égoïsme desséchant qui les ferme à la compassion. Beaucoup alors, comme les malades de Béthesda, ne sont préoccupés que d'eux-mêmes, ils ne songent qu'à se mettre personnellement à l'abri du fléau, sans s'inquiéter de la souffrance ou du danger de leurs frères. — Cet homme qui était malade depuis trente-huit ans, et qui était abandonné de tous, fut l'objet choisi entre tous par la tendre compassion du sauveur. Il jeta les yeux sur celui-là précisément qui était le plus malheureux, et qui ne pouvait attendre aucun secours de la part des hommes. C'est ainsi, c'est dans de telles conditions que le sauveur aime à déployer sa compassion et son pouvoir. Il n'est aucune situation, si désespérée qu'elle puisse être selon les hommes, que ne puisse atteindre l'amour de Jésus; et plus l'affliction est profonde, plus le mal-

heureux a de titres à cet amour céleste et tout puissant. Cela est vrai de toutes les maladies et de toutes les douleurs, soit qu'elles affectent le corps, le cœur ou l'âme. S'il y a quelque pauvre malade qui a demandé vainement la guérison à tous les moyens humains, et qui a renoncé à toute espérance de ce côté-là ; s'il y a quelque cœur affligé dont la douleur est si profonde que les hommes ne peuvent pas la comprendre, bien moins encore la consoler ; s'il y a quelque pécheur ou quelque pécheresse qui est accablé sous le fardeau de ses iniquités, que le monde repousse avec dédain, et dont les péchés semblent trop grands pour qu'ils puissent être pardonnés, — c'est à celui-là que Jésus regarde, c'est lui qu'il va discerner et choisir au milieu de la foule, c'est lui qu'il appelle dans ce moment même pour lui offrir, comme au paralytique de Béthesda, le soulagement, la consolation, le pardon, la purification du cœur et la vie éternelle.

« Jésus le voyant couché, et sachant qu'il était déjà malade depuis longtemps, lui dit : veux-tu être guéri ? » Cette question semble superflue. Comment douter que ce malheureux, couché depuis tant d'années sur un lit de souffrance, ne désirât ardemment la guérison ? Et pourtant cette question n'était pas inutile, elle avait un but important comme chacune des paroles du sauveur. Elle était faite pour réveiller dans le cœur du pauvre malade une espérance languissante, et qui semblait morte à jamais. A cette question, dans laquelle se faisaient entendre à la fois

et la tendre compassion et l'autorité souveraine de Jésus-Christ, à cette question qui renfermait une promesse en même temps qu'un témoignage de sympathie, on croit sentir le cœur de ce malheureux qui se ranime, on croit voir son regard, éteint par une longue souffrance, qui brille tout à coup d'espérance et de joie en se tournant vers le sauveur; cette espérance était une préparation à la guérison, c'en était déjà le commencement. — Cette même question, Jésus l'adresse à tous les malades spirituels avant de les guérir; il l'adresse à chacun de nous, et il ne nous guérira que lorsque nous aurons pu répondre d'une manière affirmative et décidée. Veux-tu être guéri? nous dit-il à tous: il dépend de nous d'être guéris, et si la guérison n'arrive pas, c'est uniquement parce que nous ne la voulons pas. Veux-tu être guéri de tes péchés? Jeune homme, veux-tu être guéri des « passions de la chair qui font la guerre à l'âme? » jeune fille, veux-tu être guérie de « l'amour du monde qui est inimitié contre Dieu? » et toi, qui es plus avancé dans la vie, veux-tu être guéri de l'amour de l'argent? et toi, veux-tu être guéri de l'orgueil? et toi, de l'esprit d'irritation? et toi, de la paresse? et toi, des soucis matériels? et toi, de l'idolâtrie de la créature? quel que soit ton péché de prédilection — et nous avons tous le nôtre, mes frères — veux-tu en être guéri? Telle est la question sérieuse que le sauveur adresse à chacun de vous; et il attend, pour déployer envers vous sa puissance, qu'en réponse à son appel vous vous

soyez tournés vers lui comme le paralytique, avec l'espérance et le désir d'être guéris, c'est-à-dire d'être sanctifiés en même temps que sauvés. Si vous n'êtes pas encore en état de salut, si vous n'êtes pas convertis, si vous ne goûtez pas la paix des enfants de Dieu, si vous ne marchez pas dans la sanctification, la faute en est à vous-mêmes et non pas au Seigneur : c'est que vous aimez secrètement le mal qu'il voudrait guérir ; c'est qu'il ne sauve et ne sanctifie que ceux qui veulent être sanctifiés et sauvés.

« Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans le réservoir lorsque l'eau est troublée ; et tandis que j'y vais un autre y descend avant moi. » Cet homme ne pensait pas qu'il y eût pour lui de guérison possible en dehors de la source de Béthesda ; mais Jésus avait en réserve un autre moyen de guérison bien plus puissant et plus merveilleux. C'est ainsi que dans nos épreuves diverses le Seigneur a des moyens de nous délivrer que nous ne connaissons pas. Nous nous imaginons qu'il n'a qu'un seul moyen de répondre à nos prières, tandis qu'il en a un grand nombre, et bien souvent celui qu'il choisit dans sa sagesse n'est pas celui que nous avons pensé, mais il est toujours le meilleur pour nous. Cela est vrai en particulier à l'égard des bénédictions spirituelles et de nos progrès dans la vie chrétienne. Nous nous figurons que nous ne pouvons être convertis ou sanctifiés qu'en passant par tel ou tel chemin où a passé quelqu'un de nos frères ; nous pensons que nous ne pouvons pas croi-

tre dans la vie chrétienne , à moins de posséder tel ou tel moyen extérieur d'édification dont nous sommes privés : mais la sagesse de Dieu est « infiniment diverse , » et sa puissance est sans limite aussi bien que sa bonté ; s'il nous prive d'un moyen de grâce qui est accordé à d'autres , s'il nous fait passer par des épreuves spirituelles que d'autres ne connaissent pas , si nous sommes en apparence moins bien partagés que nos frères , c'est qu'il vaut mieux pour nous qu'il en soit ainsi ; et Dieu est puissant pour nous sanctifier sans les moyens extérieurs , comme il guérit le paralytique sans la source de Béthesda.

Si Jésus n'eût été qu'un simple homme , il aurait soulevé le malade du lit où il était couché , et il l'aurait plongé dans cette eau qui avait la vertu de guérir ; mais il montra sa puissance divine en agissant d'une autre manière. Il laissa la source de Béthesda à ceux qui plaçaient en elle toute leur confiance comme étant l'unique moyen de salut , et il rendit la santé au malade par une seule parole , plus puissante que tous les Béthesda et tous les remèdes : « lève-toi , prends ton lit et marche ! » Par cette parole souveraine il nous rappelle que c'est en lui , et en lui seul , que réside la puissance de délivrer et de guérir. Il nous rappelle que tous les moyens extérieurs sont de simples intermédiaires par lesquels se déploie sa puissance divine ; qu'il peut guérir sans recourir à leur emploi , et alors même que ces intermédiaires demeurent impuissants. Il élève ainsi nos pensées vers le monde invisible , il nous apprend à

faire reposer notre confiance, non pas sur les instruments visibles de sa puissance et de sa bonté, mais uniquement sur ce Dieu souverain « en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être. »

« Lève-toi, prends ton lit et marche ! » Si cet homme eût été disposé à raisonner comme le font certains théologiens, il n'eût pas manqué de soulever d'abord cette objection, que dans son état de maladie il était privé de toute force, que Christ lui demandait une chose contradictoire, et qu'il fallait préalablement qu'il fût guéri pour qu'il pût obéir à son ordre. Mais sans songer à raisonner, sans s'inquiéter d'être inconséquent, préoccupé de son salut plus que de la logique, il obéit à l'instant même à la parole du Seigneur ; et en même temps qu'il fit effort pour obéir, la force d'en haut lui en donna le pouvoir. Christ voulait qu'il intervînt personnellement dans sa guérison, par sa volonté, par sa confiance, par son énergie physique et morale. C'est ainsi que le Seigneur en agit avec nous dans la guérison de nos maladies spirituelles. Christ dit à chacun de nous, comme au paralytique : « lève-toi ! réveille-toi de ton sommeil de mort, repens-toi, crois, prie, fais des œuvres de justice, entre dans une vie nouvelle. » A cet ordre, qui est en même temps une promesse, il ne faut pas répondre : « je ne puis rien faire de tout cela jusqu'à ce que je sois converti ; je ne puis pas me repentir, ni prier, ni croire, jusqu'à ce que Dieu m'ait donné par sa grâce la repentance, la prière et la foi : » il faut obéir sans hésiter,

sans raisonner, comme le paralytique ; et l'effort même que nous ferons pour obéir sera le moyen dont le Seigneur se servira pour donner à notre volonté une force nouvelle, et une vie nouvelle à notre cœur. Le grand secret de la vie chrétienne, c'est l'obéissance immédiate, implicite, aux ordres de Dieu. Quand il nous commande un devoir il nous donne toujours la force de l'accomplir ; la grâce de la part de Dieu, la fidélité de la part de l'homme sont unies par un lien mystérieux et indissoluble : et quiconque voudra les séparer restera toujours en dehors du royaume des cieux.

« Aussitôt l'homme fut guéri ; il prit son lit et marcha. » Je n'ai pas besoin de vous dire que ce lit était une couchette légère, qui pouvait se plier et se transporter aisément ; Jésus voulait que le malade l'emportât avec lui comme le gage et le trophée de sa guérison. Ainsi autrefois le soldat victorieux rapportait sur son épaule la dépouille d'un ennemi vaincu.

« Or c'était un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : c'est le sabbat : il ne t'est pas permis d'emporter ton lit. » Il est évident que ce n'était point le zèle pour le sabbat qui dictait cette réprimande, mais bien la haine pour celui qui avait opéré le miracle. Les Juifs — et par cette expression l'apôtre Jean désigne toujours les principaux du peuple — les Juifs cherchaient un prétexte pour mettre à mort le sauveur. Ils s'étudiaient à tourner contre lui, à présenter sous un jour

défavorable et calomnieux ses œuvres les plus belles et les plus excellentes. Cela même qui était le mieux fait pour les porter à l'adorer et à l'aimer ne servait qu'à nourrir leur haine : pareils à ces insectes venimeux qui du suc parfumé des fleurs savent distiller du poison.

La réponse que fit aux pharisiens l'homme qui avait été guéri est aussi concluante qu'elle est simple ; c'est le triomphe du bon sens sur la ruse , et de la droiture de cœur sur la méchanceté. « Celui qui m'a guéri m'a dit : prends ton lit et marche. » C'est-à-dire : « la puissance qui a été déployée en ma faveur m'est une preuve que celui qui m'a rendu la santé et la vie n'est autre que le maître du sabbat. Celui dont la parole a un tel pouvoir a le droit de m'imposer sa loi ; j'obéis de confiance et sans réserve à celui qui m'a donné le plus grand des biens, à celui que la maladie et la mort reconnaissent pour leur maître. » C'est ainsi que raisonne instinctivement dans l'ordre spirituel toute âme chrétienne. Celui qui nous a pardonné nos péchés , et qui nous a donné la vie éternelle , est en droit de nous demander l'obéissance ; celui qui nous a sauvés par sa croix est bien venu à nous imposer « son joug, qui est aisé, et son fardeau , qui est léger. » L'homme qui sentira le plus profondément ce qu'il doit à Christ en qualité de rédempteur , sentira aussi le plus profondément ce qu'il doit à Christ en qualité de maître souverain ; et il n'a rien compris à l'évangile de la grâce , celui qui s'imagine que la déli-

vance de la condamnation peut effacer , ou seulement atténuer le moins du monde , le devoir de l'obéissance à la loi.

« Ils lui demandèrent donc : qui est l'homme qui t'a dit : prends ton lit et marche ? Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était , car Jésus s'était esquivé , parce qu'il y avait foule en ce lieu. Après cela Jésus le trouva dans le temple. » Ainsi le malade , aussitôt après sa guérison , s'était rendu dans le temple de Dieu. C'est là un beau trait de son caractère et un exemple pour nous. Il reconnaît dans sa guérison la main de Dieu ; et après avoir reçu cette bénédiction merveilleuse et inattendue , il s'empresse d'aller dans le saint lieu pour rendre publiquement grâce et gloire à celui qui l'avait délivré. Est-ce là ce que vous faites , mon cher auditeur , quand par la bonté de Dieu vous êtes relevé d'un lit de maladie ? votre première visite est-elle pour la maison du Seigneur ? en remerciant l'homme qui a été l'instrument de votre guérison , songez-vous à remercier avant tout celui qui a donné au médecin l'intelligence , et l'efficace aux remèdes ? N'oublions pas que le premier devoir d'un malade qui a été guéri , c'est de se présenter dans le temple de Dieu , et de le louer au milieu de son peuple pour ce nouveau témoignage de sa puissance et de sa bonté.

« Jésus donc l'ayant trouvé dans le temple lui dit : voici , tu as été guéri : ne pêche plus désormais , de peur que pis ne t'arrive. » Ces paroles nous apprennent que la maladie de cet homme était chez lui le

châtiment d'un péché particulier. Jésus par sa toute science connaissait ce péché, il pouvait avec certitude en rappeler le souvenir à celui qu'il avait guéri, et en faire l'objet d'un sérieux appel à sa conscience; mais sa conduite ici ne peut pas nous servir d'exemple; dans les circonstances ordinaires il serait à la fois téméraire, contraire à la charité et contraire à la parole de Dieu, de chercher dans chaque épreuve qui est infligée à un homme le châtiment d'un péché déterminé. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que dans un sens général la souffrance est le fruit du péché, et que toutes nos épreuves doivent nous humilier, en nous rappelant que nous avons mérité d'être châtiés par notre père céleste; aller plus loin, et vouloir rattacher une affliction particulière à un péché particulier, serait aller au delà de la parole de Dieu. Jésus lui-même condamne formellement ces jugements téméraires. « Pensez-vous, » dit-il aux Juifs, « que ces dix-huit hommes sur lesquels la tour de Siloé est tombée, fussent de plus grands pécheurs que les autres habitants de Jérusalem? non, vous dis-je; mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous semblablement. <sup>1</sup> » Toutefois, bien que nous ne puissions pas discerner chez autrui les cas de cette nature, il demeure vrai que souvent un homme, ainsi que le paralytique de Béthesda, souffre dans son âge avancé pour les fautes de sa jeunesse, comme sa propre conscience en rend secrètement témoi-

<sup>1</sup> Luc, XIII, 4.

gnage. Plus d'un, s'il veut s'examiner devant Dieu, retrouvera dans ses épreuves, comme en un miroir fidèle, l'image des péchés qu'il a commis autrefois, et leur juste châtement. Mais c'est à chacun de s'examiner lui-même : nul homme ne peut faire cet examen pour un autre ni prononcer sur son compte. « Que chacun s'éprouve soi-même, » dit l'apôtre. Puissions-nous, mes bien-aimés frères, nous juger nous-mêmes selon la justice, afin que nous ne soyons pas jugés et condamnés par le Seigneur <sup>1</sup>.

« Ne pèche plus, de peur que pis ne t'arrive. » Parole bien sérieuse et bien effrayante, quand on se rappelle que cet homme avait languï sur un lit de souffrance depuis trente-huit ans ! Ces paroles nous donnent une idée de ce qu'est le péché aux yeux du Seigneur ; elles soulèvent un coin du voile qui cache à nos yeux les réalités terribles du monde à venir. Il y a quelque chose de plus redoutable que trente-huit ans de maladie, qu'une vie entière de souffrance : c'est « le feu qui ne s'éteint point, » c'est « le ver qui ne meurt point, » ce sont « les ténèbres de dehors où il y a des pleurs et des grincements de dents, » ce sont ces « peines éternelles » qui effraient notre cœur et notre imagination, mais qui sont clairement enseignées dans l'Écriture, et qu'il nous faut accepter sans les comprendre, avec la foi du petit enfant, comme toutes les déclarations du Saint-Esprit.

<sup>1</sup> 1 Cor., XI, 31.

« L'homme s'en fut annoncer aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. » Il s'empresse de proclamer la puissance et la gloire de son bienfaiteur ; et en cela encore il nous offre un exemple à suivre. Celui qui a trouvé la guérison d'une maladie dangereuse ne manque pas d'aller dire, à son frère souffrant du même mal, quel est le remède qui l'a sauvé : ainsi l'homme qui a trouvé un sauveur pour son âme, et qui a obtenu le pardon de ses péchés, ira dire aux autres pécheurs qu'il y a « pardon auprès de Dieu, afin qu'on le craigne. » Tout chrétien est nécessairement animé de l'esprit missionnaire et travaille à l'évangélisation du monde : par où j'entends, non pas le ministère proprement dit, mais le devoir qu'un moniteur peut remplir dans une école du dimanche, un instituteur dans sa classe, un maître dans son atelier, un père dans sa famille, et tous sans exception en contribuant à envoyer des prédicateurs de l'évangile à ceux qui ne le connaissent pas. Quelle que soit la forme sous laquelle se manifeste le zèle missionnaire, ce zèle est inhérent à la vraie foi ; celui qui a beaucoup reçu se sent obligé par là même à beaucoup donner ; et quiconque a trouvé pour lui-même le trésor de la vie éternelle, fera nécessairement tout ce qui est en lui pour amener les autres à la possession du même trésor.

Mais quand le paralytique de Béthesda s'en fut parler aux Juifs du céleste médecin qui l'avait guéri, il lui arriva ce qui arrive souvent aux prédicateurs

de l'évangile : sa parole resta sans succès , elle produisit même un effet contraire à celui qu'il devait naturellement attendre : « c'est pourquoi , » nous est-il dit, « les Juifs poursuivaient Jésus , parce qu'il avait fait cela pendant le sabbat. » Il ne faut pas juger de l'importance d'un devoir , ni du prix que Dieu y attache , par les résultats. Le devoir seul nous regarde , et notre responsabilité ne va pas au delà : le succès est l'affaire de Dieu. « Fais ce que dois , advienne que pourra , » est un proverbe non moins chrétien qu'il est populaire. Il ne faut pas plus nous laisser décourager par l'insuccès que nous ne devons nous glorifier de la réussite.

A l'accusation des Juifs qui lui reprochaient d'avoir violé le sabbat , Jésus fit une réponse admirable de justesse et de profondeur. « Mon Père , » leur dit-il, « travaille jusqu'à maintenant , et je travaille aussi. » Comme s'il disait : « vous oubliez que je suis le maître du sabbat , et qu'en faisant du bien dans ce saint jour , je suis l'exemple de mon Père. Mon Père travaille incessamment , il poursuit son œuvre au jour du sabbat comme tous les autres jours. Au jour du sabbat comme les autres jours , il arrose les champs par ses pluies bienfaisantes et les réchauffe par son soleil. Au jour du sabbat comme les autres jours , il répond au cri de toutes ses créatures qui s'attendent à lui ; il dresse pour elles , dans les déserts comme dans les cités , une table richement servie , et les rassasie de ses bienfaits. Au jour du sabbat comme les autres jours , il fait circuler la

sève dans les canaux des arbres et le sang dans les veines des animaux, il fait croître la jeune plante et le jeune enfant, il verse et entretient la vie dans toute la nature, tellement que s'il retirait un seul moment sa main toujours active, tous les cœurs cesseraient de battre, et toutes les existences rentreraient dans le néant. Au jour du sabbat comme les autres jours il veille auprès des lits de souffrance, il travaille à la guérison du malade, il rétablit graduellement la santé qui a été altérée, il rend d'instant en instant la force au corps affaibli, il rejoint et soude insensiblement, par une action mystérieuse et puissante, l'os qu'un accident a brisé. Ce bienfaisant travail ne s'interrompt jamais; et la guérison que je viens d'opérer n'est qu'un détail imperceptible dans cette œuvre immense de guérison, de bénédiction, de salut et de vie, que mon Père poursuit incessamment dans l'infini de la création, et que je poursuis avec lui. »

Mais n'oublions pas, mes frères, que si Dieu travaille au jour du sabbat, ses œuvres sont toujours en harmonie avec l'esprit du sabbat, ce sont des œuvres de bienfaisance et d'amour. De même notre repos dans ce saint jour doit être un renoncement à nos œuvres propres pour nous occuper de celles du Seigneur. Travaillons au jour du sabbat, mais travaillons à l'œuvre de Dieu, à des œuvres d'édification et de charité. Ainsi nos jours de repos sur la terre deviendront l'image et l'avant-goût de ce sabbat éternel, que l'Écriture nous représente comme étant

tout à la fois le repos et l'activité : repos à l'égard des fatigues et des souffrances de cette vie ; activité pour le service et pour la gloire de Dieu. S'il est dit dans l'Apocalypse , en parlant de la vie des élus dans le ciel : « ils se reposent de leurs travaux , » il est dit aussi : « ils ne se reposent ni le jour ni la nuit, louant Dieu et disant : à celui qui est assis sur le trône et à l'agneau, soit la louange, l'honneur, la gloire et la force aux siècles des siècles ! » Mes bien-aimés frères, puissions-nous tous un jour, par la grâce de notre Dieu sauveur, prendre notre part de ce repos éternel, et de cette éternelle activité ! Amen.

<sup>1</sup> Apoc., XIV, 13; IV, 8.